

65. Marie-Anne Biolley-Simonis (1758-1831) et la révolution industrielle à Verviers



S'il est bien une personnalité qui symbolise le passage « d'un monde à l'autre » au tournant des XVIIIe et XIXe siècles, c'est celle que l'on surnomma à Verviers durant ses dernières années « la Grande Madame ». Elle était née sous une excellente étoile en janvier 1758, puisqu'elle était la fille du marchand drapier Jacques Joseph Simonis, une des toutes premières fortunes de Verviers, et de son épouse Marie-Agnès Dieudonnée Franquinet. Par sa mère, Marie-Anne Simonis était aussi la petite-fille du richissime marchand et fabricant de draps François Franquinet, décédé quatre ans plus tôt : Jacques-Joseph Simonis et son épouse avaient alors hérité de ce dernier la somme colossale de 365.000 florins...

Marie-Anne a 19 ans à peine lorsqu'elle épouse le 11 décembre 1777 le fils cadet d'un des chefs d'une autre grande famille de drapiers verviétois, les Biolley. Son mari, Jean-François Biolley, est quasi aussi jeune qu'elle puisqu'il a seulement 22 ans au moment des noces. Il en aura 35 lorsqu'au décès du père en 1790 il reprendra avec son frère aîné François de Sales Biolley la direction de l'entreprise familiale créée en 1725. Comme l'expliquait bien en 2006 un descendant, Tanguy de Biolley, cette société n'est pas la seule du nom : « dans l'industrie textile du XVIIIe et de la première moitié du XIXe siècle, la forme générale est l'entreprise familiale. Elle est soit individuelle, soit sociétaire en nom collectif (incluant plusieurs parents). La société anonyme n'existe pas encore et il y a très peu de sociétés en commandite. La mentalité technico-économique se transmet de génération en génération à l'intérieur de la famille. Les alliances entre grandes familles d'entrepreneurs sont nombreuses et concentrent au sein d'un groupe étroit la maîtrise de l'appareil de production, le monopole de la commercialisation, la puissance, l'influence et le profit. Ces sociétés familiales ne se regroupent pas nécessairement. Il n'y avait pas une seule firme Biolley. Tout au long de la période s'étendant de leur arrivée à Verviers (vers 1725) jusqu'au milieu du XIXe siècle, les Biolley ont constitué diverses firmes et établissements au nom de l'un ou de plusieurs d'entre eux, et/ou avec les Simonis. Quand les archives et études anciennes mentionnent Simonis et Biolley, il s'agit parfois de deux firmes, parfois d'une seule. Ces groupes familiaux, multiformes du point de vue juridique, avaient toutefois une grande cohérence et c'est en leur sein que s'est accumulée l'épargne par la

conservation à l'intérieur de la famille des profits industriels et commerciaux ; cette épargne a permis d'autofinancer l'innovation et le développement technologique. »



Jean-François Biolley, le mari de Marie-Anne Simonis

C'est peu dire que Marie-Anne Biolley-Simonis joua un grand rôle dans ce processus d'innovation et de développement technologique. Non seulement son immense fortune personnelle lui en donnait les moyens, mais un élément malheureux de sa vie de couple devait lui en fournir l'occasion. Très peu de temps après son mariage en effet, Jean-François Biolley fut atteint d'une infirmité – laquelle ? nul n'a jamais précisé davantage à ce propos – qui le rendit « impotent ». Dans quelle mesure et à quel égard, pas de précision non plus, mais deux choses sont sûres : le couple restera sans enfant et c'est l'épouse qui, en coulisses, assurera avec son beau-frère la direction de l'entreprise dès les années 1790. Pendant la période révolutionnaire, les Biolley, à l'instar de quasi toutes les autres grandes familles de la bourgeoisie industrielle locale, sont de farouches partisans de l'Ancien Régime, et ils émigreront quelques mois en Allemagne. Mais dès leur retour, écrira plus tard Jean-Simon Renier, c'est Marie-Anne, « en présence du malheur qui la frappait, qui prit les rênes de ses établissements avec une vigueur rare. »

Certes, Jean-François Biolley continue à jouer un rôle public et c'est ainsi qu'il assure encore les responsabilités de bourgmestre à partir de 1791 et pendant les dernières années du régime autrichien avant le rattachement à la France en 1795. C'est à ce titre qu'il cosigne dès 1792 avec l'autre bourgmestre de l'époque, Mathieu Renat Godard, un projet de construction de maisons d'ouvriers présenté aux autorités locales. Et c'est également Jean-François qui cosignera au tournant du siècle avec son beau-frère Iwan Simonis le contrat historique liant le mécanicien William Cockerill aux deux grandes maisons verviétoises pour la fourniture exclusive à ces dernières (exclusivité qui ne fera pas long feu) des assortiments mécaniques à filer la laine qui marqueront le début de la révolution industrielle sur le continent européen, après l'Angleterre.

Mais les premiers biographes de Marie-Claire Biolley-Simonis (Antoine de Becdelièvre dès 1836 et Gilles Dewalque trente ans plus tard) ne laissent pas planer de doute sur le fait que ce n'est pas son mari mais elle « qui accueillit William Cockerill en 1799 » dans les ateliers de son beau-frère. C'est là, dans l'ancienne foulerie dite « au Chat » adjacente à l'usine Simonis rue de Limbourg (aujourd'hui réaffectée en logements sociaux) que le mécanicien anglais travailla durant plusieurs mois à la mise au point des mécaniques qui allaient révolutionner d'abord les entreprises Simonis et Biolley, ensuite l'ensemble du textile verviétois.

Les ateliers Biolley se trouvaient à proximité de ceux des Simonis jusqu'à ce que la famille achète une foulerie place Sommeleville en 1798 et fasse construire à cet endroit, au début du siècle suivant, d'une part deux établissements industriels, d'autre part un majestueux hôtel de maître à l'avant de

ces derniers. Pour celui-ci, tandis que Pierre-Henri Dethier à Hodimont recourait au même moment aux services du Liégeois Beyne, les Biolley avaient fait appel au premier architecte local, Henri Douha, qui édifia un bâtiment néo-classique remarquable qui allait servir durant tout le XIXe siècle de « pied-à-terre » aux membres de la famille royale belge lors de leurs visites officielles à Verviers. En 1804, les Biolley agrandissaient aussi leurs surfaces industrielles en achetant et en investissant les bâtiments de l'ancien couvent des Capucins, juste à côté de leurs installations.

De la part de Marie-Anne, le soutien aux innovations technologiques ne s'arrêta pas avec les métiers mécaniques de Cockerill, rendus d'ailleurs disponibles dès 1803 pour toutes les maisons concurrentes par un subterfuge de l'Anglais qui les fit fabriquer par un de ses fils et son gendre James Hodson pour contourner le contrat d'exclusivité avec les Simonis et Biolley. À la mort de Jean-François Biolley en 1822, Marie-Anne va assumer seule la direction des affaires (tout en préparant son neveu Raymond à lui succéder). Elle a déjà montré alors son souci de la diversification en prenant en location l'ancienne fabrique Dethier, après la faillite de celle-ci en 1814, pour y installer une filature de coton avec son neveu Jule de Grand Ry. En 1822, elle aide le même à installer rue Thier Mère-Dieu la première filature de laine peignée de Belgique. L'année suivante, c'est à nouveau rue Thier Mère-Dieu qu'elle crée ses propres ateliers de construction mécaniques, encore confiés à des Anglais, d'où sortiront les premières machines à vapeur produites à Verviers, des bacs de foulage et des presses à drap à pression hydraulique. En 1829 elle est aussi la première à tenter d'utiliser dans ses tissages des métiers mécaniques. Pour faciliter l'hébergement de ses clients potentiels en visite à Verviers, c'est encore elle qui commandite dans les années '20 la création d'un hôtel pour voyageurs, *l'Hôtel des Flandres*, dans l'ancien hôtel particulier de Jean de Franquinet rue des Raines.

La dynamique industrielle – c'est à ce titre qu'elle figurera dans le *Dictionnaire des femmes belges* paru en 2006 – voudrait aussi maîtriser la production de la matière première de tout le secteur textile verviétois : la laine. Celle-ci était traditionnellement achetée en Espagne, au Portugal ou en Angleterre. Quand le blocus imposé par Napoléon prive le continent des laines anglaises, Marie-Anne fait construire en 1803 une ferme au lieu-dit Maison-Bois, au centre d'une centaine d'hectares de terrains appartenant à la famille depuis 1778 et situés au sommet de la plus haute des collines entourant Verviers. Elle y fait élever des mérinos originaires d'Espagne (et déjà acclimatés non loin de Paris, à Rambouillet) dans l'espoir d'améliorer la race en les croisant avec des moutons indigènes. La ferme de Maison-Bois comptera jusqu'à 4.000 têtes d'ovins au moment du décès de sa fondatrice en 1831.

La « Grande Madame », puisque c'est ainsi qu'elle aurait été surnommée à l'époque par une partie de la classe ouvrière, est également soucieuse des bonnes œuvres comme il se doit dans cette famille très profondément catholique et c'est ainsi qu'elle finance intégralement en 1827 la construction par Auguste-Marie Vivroux d'une chapelle adjacente à l'hôpital de la rue de Limbourg. Belle composition de goût aristocratique et excellent exemple de style néo-classique, la chapelle St-Anne est évidemment placée sous l'invocation du prénom de sa donatrice.

On ne peut quitter Marie-Anne Biolley-Simonis sans revenir aussi, et s'appesantir, sur le projet de construction de « maisons d'ouvriers » porté notamment par son époux et par l'autre bourgmestre verviétois, Godard, en 1792. Les vicissitudes politiques de la fin du siècle entraînèrent un exil définitif pour Godard : officier de l'armée impériale, celui-ci avait activement participé à la contre-révolution à Verviers avant de devoir fuir en 1794 pour s'établir près de Prague et y fonder une manufacture impériale de draps. Jean-François Biolley reprit publiquement l'idée de maisons ouvrières à son compte en 1808 en étant à l'initiative d'une souscription qui rapporta 90.000 francs pour la construction par Henri Douha de six maisons sur un terrain communal au lieu-dit « des Grandes Rames », non loin des établissements Simonis. Mais Nicole Voss et Pierre Lebrun, qui ont consacré à cet ensemble de constructions et à leurs premiers habitants un ouvrage très fouillé, voient ici aussi, derrière le mari, la main de son épouse : outre Biolley qui intervint certes à lui seul pour un peu plus du quart de la somme récoltée, ce sont trois frères, deux sœurs et un cousin de sa femme, essentiellement des Simonis donc, qui assurent avec lui les 9/10^{èmes} de la souscription. Une douzaine d'années plus tard, Marie-Anne Biolley-Simonis poursuit seule l'entreprise en faisant construire quatre autres maisons, dont trois sont achevées et louées en 1826, la dixième et dernière en 1829. À ce moment, les six premières maisons ont déjà été données par les souscripteurs aux Hospices civils de Verviers (en 1818), et les quatre autres leur seront cédées par Marie-Anne Biolley en 1830.

Ainsi Verviers se voit-elle dotée, entre 1808 et 1829, du premier ensemble de maisons ouvrières...du monde, sous forme de deux ensembles composé de cinq maisons jointives (au point de donner l'illusion d'un seul édifice chacun) faisant 53 mètres de long sur 12 mètres. « Chaque maison », expliqueront Nicole Voss et Pierre Lebrun deux siècles plus tard, « est faite d'un couloir central, terminé à chacun de ses bouts par une porte, la principale et celle dite de derrière, couloir sur lequel s'ouvrent quatre portes donnant accès à quatre pièces ou chambres ou quartiers, normalement chacun destiné au logement d'une famille, soit en moyenne un peu moins de 5 personnes – sans compter le défunt éventuel qui tient compagnie aux autres. Cela fait pour une maison quatre niveaux de logement, trois étages, seize quartiers, théoriquement 76 locataires de moyenne. Les caves forment un cinquième niveau et le grenier, prévu pour installer des métiers à tisser, un sixième. Les

dimensions d'un quartier sont en gros de 5,55 sur 4,1 sur 2,7 : soit une superficie de 22,75 m² et un cubage de 61,5 m³. A quoi il faut souvent ajouter la présence d'un poêle avec tuyau et, éventuellement, d'une cuve d'urine à vendre au collecteur vers les cinq heures de chaque matin. Un quartier a deux fenêtres de 1 mètre sur 1,75 mètre. Il y a trois cuisines par immeuble. Les dix maisons font au total 1.280 mètres carrés de bâtis sur trois étages (plus les greniers et les caves). L'ensemble urbain qu'elles forment avec la prairie devant la Vesdre et les nouvelles rues autour d'elles ne doit pas dépasser 2.500 mètres carrés, le quart d'un hectare, ce qui est très peu pour 160 familles, 750 à 800 individus. Il n'y a pas de latrines. » Conclusion : « les Grandes Rames n'ont pas été un logement ouvrier particulièrement favorisé. Elles ont sans doute un aspect plus décent, elles font illusion par leur nouveauté, la qualité de la bâtisse, certaines facilités. Mais la vie à l'intérieur y est à peine moins misérable qu'ailleurs. Elles sont un logement-type pour ouvrier, tel que le concevaient les maîtres ». Elles traduisent bien aussi, par leur existence même, qu'on est passé d'un monde à l'autre en ce début du XIXe siècle.



Les Grandes Rames : sauvés en 1981 (à l'initiative de l'auteur) d'une destruction programmée, les bâtiments ont été réaffectés en logements sociaux (avec les cages d'escaliers à l'extérieur).

Quand Marie-Anne Biolley-Simonis décède à Theux le 21 novembre 1831 après avoir connu deux révolutions politiques et cinq régimes différents (la Principauté de Liège, la République française, l'Empire, le Royaume des Pays-Bas et celui de Belgique), elle laisse, à l'instar de François Franquinet en 1754, une fortune colossale de près de 2.900.000 francs. Certains des immeubles édifiés à son initiative subsistent encore aujourd'hui : sauvés d'une destruction annoncée en 1981, les Grandes Rames ont été reconverties en logements sociaux, moyennant hélas des ajouts extérieurs bien peu en harmonie avec les édifices du XIXe. Place Sommeleville, l'hôtel de Biolley, heureusement classé lui, est théoriquement promis, malgré les réticences des autorités communales, à une prochaine restauration pour abriter une partie des collections des Musées communaux et un hommage à une riche histoire verviétoise dont le souvenir tend à s'estomper. Non loin de là, la chapelle Ste-Anne, seul vestige survivant (et également classé) de l'ancien hôpital, attend depuis longtemps les crédits nécessaires pour sa restauration. Sur les hauteurs de la ville enfin, le vaste quadrilatère de la ferme de Maison-Bois existe encore, mais passablement malmené durant ses deux siècles d'existence. Quant au mausolée de la famille Biolley au cimetière de Verviers, on ne sera pas étonné qu'il domine depuis 1833 de sa masse impressionnante tous les autres monuments de celui-ci...

Freddy JORIS

Orientation bibliographique

- Catherine BAUWENS, *Le Patrimoine industriel de la région verviétoise*, Dison, Fondation Hardy, 1994.
- Tanguy de BIOLLEY, « Les Biolley et la révolution industrielle », dans *Bulletin de l'association de la noblesse belge*, n° 254, 2008, p. 21 à 46.
- Nicole VOSS et Pierre LEBRUN, *Le premier ensemble de maisons ouvrières. Les « Grandes Rames » de Verviers*, Bruxelles, Palais des Académies, 2004.